Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 69 (1930)

Heft: 10

Artikel: Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]

Autor: Bégos, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223144

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL 3

Mais, fort heureusement, malgré la gravité de la situation et ses souffrances, le blessé ne poussa pas un cri. Aussi, mon frère se hâta-t-il de le charger sur ses épaules et de le placer au fond d'un ravin escarpé, dans lequel il était censé être tombé. De cette façon, les apparences furent sauvées et le secret gardé. Le capitaine W..., reçut les soins que réclamait sa fracture, et guérit au bout de quelques semaines. Il n'eut plus que le souvenir de sa mésaventure, qu'il nous racontait quelquefois en plaisantant.

A Massafra, je retombai de nouveau malade ; mais le chirurgien du régiment me fit faire une cure de raisins, que je trouvai pour le moins aussi bons que ceux de la Côte, et, après avoir suivi cet excellent régime pendant une dizaine de jours, je fus complètement rétabli, et pus me livrer à mon goût pour la chasse. Les environs de Massafra paraissaient très giboyeux, et je voulus profiter de l'occasion. Je questionnai quelques paysans de l'endroit, et l'un d'entre eux me donne de précieux renseignements sur une petite anse du golfe, qui était couverte d'oiseaux aquatiques de toutes les espèces. Nous partîmes le soir, je couchai dans une hutte au bord de la mer, et, le lendemain de bonne heure, j'étais à l'affût. Je n'avais jamais vu une telle profusion de canards, de sarcelles, de grandes et de petites poules d'eau ; je n'avais que l'embarras du choix. Après une chasse abondante, je m'en retournais tranquillement, lorsque je rencontrai la compagnie de mon frère, lequel était fort inquiet de mon absence, car il craignait que je n'eusse été assassiné. Il me fit quelques reproches, bien mérités, que le colonel crut devoir assaisonner de cinq jours d'arrêts.

A quelque distance de Massafra, existent des grottes habilement creusées dans le roc. Selon toute apparence, ces grottes doivent avoir servi, dans des temps reculés, d'habitations aux indigènes.

Tarente est une jolie ville, bâtie sur un promontoire. Les environs sont couverts d'oliviers. A environ une demi-heure de distance du port, se trouve un îlot, nommé Polegio, qui défend l'entrée de la rade. J'y fus envoyé avec une trentaine d'hommes et un officier d'artillerie, qui commandait le service de quelques pièces de canon. — L'îlot n'était point habité ; il n'avait qu'un fortin et des casemates ; nous étions les gardiens de la rade ; chaque embarcation devait nous prouver qu'elle était en règle et munie de sa permission de navigation ou de pêche ; le service nous permettait de recevoir beaucoup de petits dons en nature, tels que poissons, bon vin de Sicile, sucre, café, etc. ; nous tâchions de n'être pas sévères à l'excès, pour maintenir les marins dans de si bonnes dispositions.

J'étais resté près de deux mois dans l'île de Polegio, lorsque je fus rappelé à Tarente, d'où notre départ fut décidé pour Livourne, en passant par St-Arcan-Angelo, où nous séjournâmes quelques jours, puis nous allâmes à Ancône, Bologne, Pise, pour redescendre jusqu'à Livourne, où notre régiment fut dissout. Pour ce qui me concerne, je fus mis en disponibilité, et je revins en Suisse, en passant par Gênes, Marengo et Milan. Nous fîmes toute la route à pied.

Cela se passait en 1806. Je rentrai alors à Aubonne, où je séjournai quelque temps dans ma famille ; mais j'avais trop l'habitude de la vie militaire pour me plaire de nouveau dans l'inaction. Au bout de quelques mois, gagné par l'ennui, je me décidai à repartir pour la Lombardie, où je pensais trouver du service. Arrivé à Milan, le général, qui, du reste, me reçut parfaitement, m'annonçait qu'il ne pouvait pas m'employer, parce que la paix venait d'être conclue. Je fus très désappointé de ce contre-temps, et me décidai à rentrer en Suisse. Cette fois je traversai le Simplon, où j'arrivai de nuit au couvent. J'y fus conduit par un de ces admirables chiens. Les frères me grondèrent un peu de m'être aventuré pendant la nuit ; mais j'avais mon plan, je voulais être à Aubonne pour une fête donnée par M. Grivel.

Je pris le mauvais courrier qui n'était alors qu'un char à banc ; je traversai ainsi une partie du Valais, et, le soir que je m'étais fixé pour arriver au bal de mon parent, je m'y trouvai en effet à la grande surprise de mes amis, qui ne comprenaient guère cette espèce de course au clocher, à travers monts et vallées. Je ne séjournai que peu de temps dans ma ville natale. Dès l'année 1807, je fus appelé à Avignon, où s'organisait le deuxième régiment suisse.

CHAPITRE II.

Organisation du 2e régiment suisse en France. — Campagne du Portugal. — Marche à travers l'Espagne. — Défense d'Elvas et capitulation. — Séjour à bord des navires en rade devant Lisbonne. — Retour de l'armée française à Quiberon.

J'arrivai à Avignon dans le printemps de 1807. Je fus nommé, grâce à mes anciens services, adjudant-major, après avoir organisé le service des casernes à Marseille et Toulon. Le deuxième régiment suisse fut composé de trois bataillons, de 700 hommes chacun. Son organisation fut assez difficile, car la plupart des soldats et des officiers étaient des conscrits, sans aucune expérience de la guerre. Plus tard, l'effectif du deuxième bataillon fut porté à 1200 hommes. C'était le bataillon choisi pour faire la campagne du Portugal, et j'en faisais partie.

Partis de Marseille, vers la fin du mois d'août 1807, par une chaleur caniculaire, nous arrivâmes, non sans peine, à Bayonne, vers la fin de septembre, après trente-six jours d'étapes. Pour ce qui me concernait, j'avais une lourde tâche, car ce n'est ni un petit travail ni un badinage que d'être adjudant-major d'un bataillon où soldats et officiers sont de nouvelles recrues.

Le lendemain de notre arrivée à Bayonne, nous partîmes pour St-Jean-Pied-de-Port, situé à seize lieues de cette première ville. Cette localité est à huit lieues environ de la frontière d'Espagne. C'était autrefois une place assez forte, elle est dominée par une citadelle, qui peut renfermer trois à quatre cents hommes au plus ; nous y fîmes caserner deux compagnies ; le reste du bataillon logeait dans la ville et les environs. Pendant notre séjour dans cette petite ville, nous pûmes nous remettre de nos fatigues et apprendre à nos soldats le plus nécessaire dans l'art de la guerre, savoir bien tuer et bien se défendre. Après avoir séjourné à St-Jean-Pied-de-Port une vingtaine de jours, qui ne furent point perdus pour la tenue de notre bataillon, nous partîmes pour Salamanque, en repassant par Bayonne. C'était le 22 octobre ; nous atteignîmes Victoria, où nous restâmes quelques jours ; nous devions en faire autant à Burgos, mais nous reçûmes l'ordre de repartir tout de suite. Trois jours plus tard, nous fûmes obligés d'avancer à marches forcées et de doubler les étapes jusqu'à Valladolid. Le pays que nous traversions est assez beau ; le paysan y cultive la vigne et quelques oliviers, mais les villages ont un aspect pauvre, sale et délabré, qui faisait mal à voir.

Notre bataillon marchait à la gauche de l'armée, aussi avions-nous beaucoup de peine à nous ravitailler, et nos jeunes recrues souffraient beaucoup des privations qu'elles devaient endurer. Espèce d'arrière-garde, nous n'avions, après tout, que ce que les troupes françaises voulaient bien nous laisser. Le peuple nous regardait passer avec une certaine impassibilité de mauvais aloi, qui se traduisait souvent par des assassinats. Après des marches forcées, de dix à quinze lieues par jour, nous atteignîmes Salamanque, où nous n'eûmes presque pas le temps de voir la ville, qui possède quelques curiosités, que nous aurions été bien aises de visiter. Jusqu'à Salamanque, nous avions perdu quelques traînards. Avec les marches forcées, il est difficile qu'il en soit autrement. L'armée française, qui nous devançait de quelques étapes, tenait à arriver à Lisbonne avant le départ du roi. De Salamanque, les routes devinrent à peu près impraticables. Un jour, avant de pénétrer sur le sol portugais, nous avions à traverser une forêt étendue, presque impénétrable, et tellement abîmée par des torrents et des ravins profonds, que la moitié des hommes s'y égarèrent. C'était un dédale affreux, au milieu duquel nous ne pouvions ni nous reconnaître ni nous diriger. Les torrents avaient été grossis par des pluies diluviennes, qui n'avaient cessé de tomber pendant plus de huit jours; aucun pont, aucune route tracée. Nos hommes étaient obligés de traverser ces torrents bourbeux, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ajoutez à cette misérable situation peu de vivres, des rations à peine suffisantes pour nous soutenir.

(A suivre).

Partout les hommes souffrent
de la grippe, des rhumes et des bronchites. A tous nous conseillons de prendre chaque jour quelques véritables Bourgeons de Sapin Etienne Huber, Lausanne. Les meilleurs, les plus efficaces.

PÊCHEURS en RIVIÈRES
Pour votre assortiment en
Articles de Pêche
adressez-vous à
Robert MARTIN
1, PLACE DE LA PALUD, 1
Articles de qualité - Vers de bois

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RD
Le vrai chemisier-spécialiste
Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIONNÉES, COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.
Robert DODILLE
Lausanne Haldimand, 11

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Cie Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois

Le refrain de chacun...
La verte montagne s'égaie de fleurs,
Les sentir, c'est bien, mais les boire est meilleur,
Car le charme des fleurs tapissant nos sommets
Existe tout entier dans le bon „DIABLERET“